Friedrich SIEBURG, *Robespierre*

Raymonde Monnier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/10823>

DOI : 10.4000/ahrf.10823

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Raymonde Monnier, « Friedrich SIEBURG, *Robespierre* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 333 | juillet-septembre 2003, mis en ligne le 07 décembre 2009, consulté le 23 avril 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10823> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.10823>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Friedrich SIEBURG, *Robespierre*

Raymonde Monnier

RÉFÉRENCE

Friedrich SIEBURG, *Robespierre*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, préface de Michel Vovelle, Paris, Mémoire du Livre, 2003, 381 p., ISBN2-913867-28-6, 29 €.

- 1 Ce livre intéressant à plus d'un titre, est la réédition en français d'une biographie de Robespierre, publiée en allemand en 1935 et presque aussitôt traduite en français chez Flammarion, par Pierre Klossowski (1936). L'ouvrage, dont l'édition allemande avait été plusieurs fois rééditée comme un classique, avait reçu en son temps un accueil assez favorable du public dans les deux pays. L'auteur comme son traducteur étaient des figures littéraires parisiennes, Pierre Klossowski pour son appartenance aux milieux intellectuels d'avant-garde, et Friedrich Sieburg (1893-1964) comme journaliste correspondant du *Frankfurter Zeitung* et essayiste de talent, soucieux d'inscrire son œuvre littéraire dans le dialogue franco-allemand. Si cet apôtre de la collaboration entre les deux peuples sert le régime nazi pendant l'occupation, on peut admettre qu'en 1935 Sieburg n'est pas encore nazi, et qu'il fut assez heureux pour retrouver l'estime des milieux parisiens par ses prises de position et ses écrits des années 50, où il renoue entre autres avec l'histoire et la biographie, notamment par un ouvrage sur Napoléon et les Cent jours (1956) et un autre sur Chateaubriand (1959). Il garde une influence sur la vie littéraire de son pays par ses comptes rendus dans le supplément du *Frankfurter Allgemeine* qu'il dirige jusqu'à sa mort. Sans doute en 1935, les positions ne sont-elles pas encore assez tranchées pour que Klossowski ne se sente en phase avec le style et la tonalité post-romantique du *Robespierre* de Sieburg dont il donne une remarquable traduction.
- 2 Car l'ouvrage a plus de valeur pour ses qualités littéraires et comme témoignage d'une époque que pour son intérêt historique. C'est indéniablement, à travers la biographie romancée d'un de ses principaux protagonistes, une étude pénétrante et dramatique de la Révolution française, vue par un écrivain allemand du XX^e siècle, qui s'inscrit

directement dans la tradition et l'influence forte et durable de la pièce de Büchner, *La mort de Danton* (1834-1835). La remarquable préface de Michel Vovelle a le mérite de replacer très précisément l'étude de Sieburg dans le contexte politique européen, dans l'historiographie et la littérature de l'époque, pour montrer comme ce *Robespierre* est non seulement le témoignage d'un auteur qui est par ses lectures un familier de la Révolution et se laisse aller à son imagination, mais témoigne aussi d'un moment de l'histoire. Il reflète les craintes d'une époque - la dictature, le communisme - et s'inscrit dans le succès d'un genre littéraire, la biographie des grands personnages historiques, et dans le foisonnement des études des années 30 sur la Révolution française et sur Robespierre. À l'évidence il ne s'agit pas d'une biographie érudite ; l'auteur ne semble pas prendre en compte les recherches des historiens de son temps, d'où des approximations et des erreurs qu'il serait vain de relever en détail. Retenons que l'image de Robespierre et des différents acteurs de la Révolution emprunte à l'historiographie réactionnaire qui remonte à la période thermidorienne des thèmes et des préjugés qui ont la vie dure, à commencer par la figure du tyran, de la dictature et l'image du sang.

- 3 Si pour Sieburg, Robespierre « avait l'étoffe d'un grand philosophe moraliste et d'un théoricien politique » (p. 144), chez lui la tyrannie de l'Idée a entraîné en politique la logique totalitaire d'un système universel d'inspiration religieuse, voie d'ombre et de lumière, dont Rousseau fut le grand inspirateur. Deux chapitres consacrés à Saint-Just, taxé d'un projet « communiste » - *L'archange de la mort*, *Le vent d'acier* - recréent l'atmosphère à la Convention, aux armées où « s'il est impossible de l'aimer, tous sont d'accord pour l'admirer » (p. 223). L'attraction / répulsion que Sieburg a pour ses héros se fortifie des clichés sur ce qui caractérise selon lui la « personnalité française ». Dans Maximilien Robespierre rien n'est aimable ; rien n'appartient au tempérament latin chez un individu où tout est tristesse depuis l'enfance à Arras, « cette cité grave d'ombres nordiques » (p. 81). Ce qui fait pour Sieburg la grandeur de Robespierre n'appartient pas au patrimoine que la France - qui aurait fait son choix - retient de la Révolution : c'est un « mauvais Français » par cela qu'« il osa être démocrate sans être libéral » (p. 69). L'Incorruptible n'a pas l'humanité d'un Danton ni l'idéalisme d'un Brissot. Chez lui, « le culte ardent de la vie ne devient grand que par le culte sévère de l'idée » (p. 119) ; l'erreur de Robespierre fut de vouloir l'incarner dans la politique. Sa brève existence ne reçoit un pâle reflet d'humanité qu'à l'ombre de la maison Duplay, où rêve une silencieuse fiancée, « taciturne Ophélie de cet Hamlet éternellement vêtu du noir de ses pensées » (p. 121). Du récit dramatique de la Révolution, des scènes de genre, et du portrait par touches, sans cesse repris, de l'homme, de l'orateur, de l'homme politique, la tonalité dominante est sombre et couleur de sang ; et quand sur Paris en 1794 pèse la mort omniprésente, « la vie n'est plus rien, la vie est tout » (p. 244). Sieburg qui n'a cure de l'humanisme républicain, ignore l'histoire de Jaurès mais cite Augustin Cochin pour ses travaux sur les sociétés de pensée, une inspiration reprise on le sait par un courant actuel de l'histoire critique de la Révolution. Gardons-nous de rapprochements par trop désobligeants ; reste que Sieburg cultive une vision fantasmée du peuple, des groupes et des chefs de la Commune qui a la vie dure, et dénonce la dictature d'opinion de la secte jacobine, érigée en nouvelle Église. Retenons la démarche d'un littéraire, qui a du style et soigne ses effets, et conduit son récit selon un rythme et une chronologie souples, en aller et retour, de manière cinématographique. Ce livre à la charnière du roman et de l'histoire nous livre une image de Robespierre ambiguë, comme le fut celle de son auteur, cet Allemand qui s'en

tire après guerre en disant avoir « toujours été un ami de la France, dans les bons et les mauvais jours ».